

Y croire
Commentaire critique
Ninth Floor de Mina Shum

Nicolas Gendron

Volume 34, Number 1, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79883ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

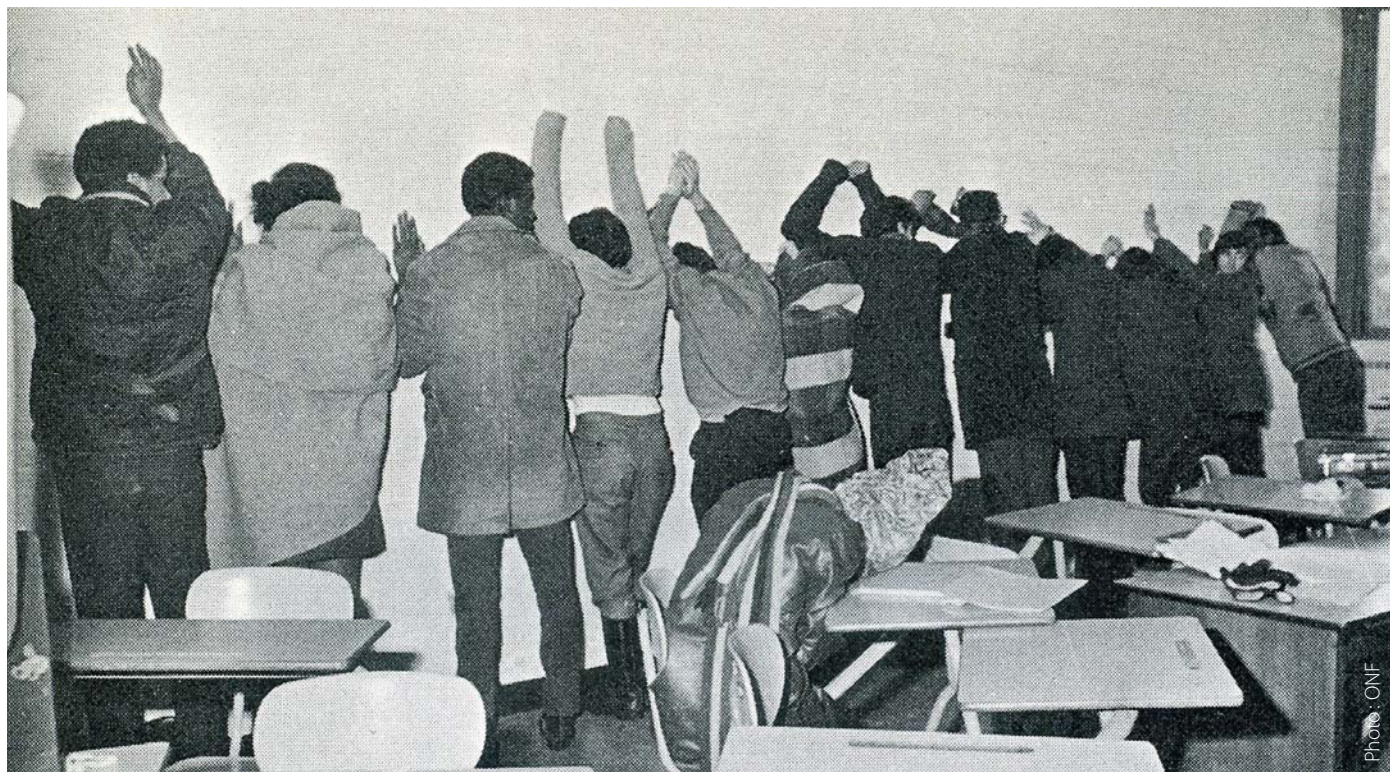
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, N. (2016). Review of [Y croire : commentaire critique / *Ninth Floor* de Mina Shum]. *Ciné-Bulles*, 34(1), 10–11.



Y croire

NICOLAS GENDRON

Des fenêtres du laboratoire informatique, au neuvième étage, des cartes à perforer s'envolent par milliers, telles une neige indomptable ou une intelligence sacrifiée. C'est un récit de désobéissance civile et de racisme tout sauf ordinaire — ou alors d'apparence de racisme, ce qui revient parfois au même. Un pan d'histoire où un incendie fait rage pendant que l'on crie dans la rue « Laissez brûler les nègres! », au terme d'une occupation pacifique, mais houleuse de presque deux semaines, entre les murs de l'Université Sir George Williams, depuis rebaptisée Concordia. Il n'y aura pas mort d'homme, mais c'est parfois tout comme.

Près de 50 ans après cet hiver 1969, personne ne se souvient de ces événements. De ce professeur, Perry Anderson, accusé de racisme par six de ses étudiants noirs, celui par qui la révolte survint. Personne,

vraiment? Pas tout à fait. **Ninth Floor** de Mina Shum tend le micro à ceux et celles qui, outre le cas Anderson, conservent un souvenir vif des structures qui ont protégé l'homme, au détriment de leur dignité. À l'époque, la plupart d'entre eux viennent des Caraïbes, étudiant à McGill ou à Sir George Williams, mais ils seront vite rejoints par des dizaines et des centaines de camarades d'ici et d'ailleurs, dont ce « sale juif » qui avait compris dès l'enfance qu'il faut se tenir debout, car le silence rend souvent complice de l'injustice. Blanchi par les autorités en place, Anderson a refusé d'être interviewé pour ce documentaire important et le témoignage de son fils n'éclaire en rien l'événement, si ce n'est dans ce malaise persistant d'un temps ancien que l'on voudrait révolu. Mais qu'importe, puisque l'ampleur du soulèvement dépasse sa personne, révélant les fissures

d'un racisme institutionnalisé, à peine larvé que déjà il éclot.

« En soixante-sept, tout était beau, c'était l'année d'amour, c'était l'année d'Expo... » Beau Dommage aura cristallisé, dans son *Blues d'la métropole* et par la plume de Pierre Huet, l'esprit fleur bleue associé aux années 1960. Au Pavillon du Canada, à l'Exposition universelle de 1967, on vante les mérites et les vertus de notre terre d'accueil. Entre le début et la fin des années 1960, à Montréal, la population noire a septuplé, jusqu'à atteindre environ 50 000 personnes. Le visage de la ville se transforme et avec lui s'éveillent quelques peurs insoupçonnées, dont celle de « la violence noire ». Pour le nouvel arrivant, comme le souligne un personnage du film, témoin des événements de 1969, il y a toujours un fossé entre les promesses du pays hôte et ses




Photo: Véro Boncompagni

réalités. En quête d'un logement, un autre réalise, non sans un rire distancié, que l'on s'excuse d'être racistes, par chez nous. Des années plus tard, au XXI^e siècle, la fille d'un plaignant exilé craint que son fils voie à son tour des gens changer de trottoir à sa rencontre. Entre hier et aujourd'hui, tant de promesses renouvelées pour quelques avancées. Et ce constat douloureux que, même si l'envie te prend de « retourner dans ton pays », tu ne sais plus à quelle terre tu appartiens.

Les films de fiction de la cinéaste Mina Shum (**Double Happiness; Drive, She Said; Long Life, Happiness and Prosperity**) évoquent, entre autres, ce même sentiment d'errance ou d'appartenance. Elle-même immigrante chinoise ayant grandi à Vancouver, elle signe ici, avec éclat et humilité, son premier documentaire. Celui-ci prend les allures d'une mosaïque humaine d'une richesse incomparable, non seulement par la qualité des intervenants — les plaignants de l'époque et leurs alliés dans la lutte; l'avocat d'Anderson; un professeur noir qui démissionne du comité d'évaluation de la plainte, puisqu'accusé d'être à la fois juge et partie; un héritier de ce combat, le jeune président de l'Association des étudiants antillais; etc. —, mais plus encore par la nécessité de leurs souvenirs et de leurs réflexions. Le portrait des événements de 1969 est bien sûr reconstitué et

l'on comprend mieux les tenants et les aboutissants de la manifestation civile la plus coûteuse de l'histoire du Canada, même si l'on ne saura jamais qui a allumé l'incendie pour y mettre un terme. « Un policier? », souffle-t-on du bout des lèvres (il a été admis qu'il y avait des infiltrés parmi les manifestants). Les questions (re)surgissent, telles des sentinelles. Comment changer les mentalités? La minorité est-elle condamnée à absorber une grande partie de la perception que s'en fait la majorité? Le racisme apparent a-t-il été bêtement remplacé par un racisme sous-entendu? On se croirait vraiment aux États-Unis, aux premières loges de la lutte contre la ségrégation raciale menée par Martin Luther King, assassiné un an avant les événements de Sir-George-Williams. Et le battement d'ailes du papillon, aussi imperceptible soit-il, se poursuit de Memphis à Montréal, sans oublier Trinidad.

Remarquable ouvrage de mémoire, **Ninth Floor** recrée avec souffle et minutie l'effervescence d'une époque militante, par des archives triées avec soin, où la révolte exsude de la pellicule, et des témoignages vibrants filmés au cœur même de la cité, à Montréal ou dans les Caraïbes, dans les rigueurs de l'hiver ou sous un soleil plombant. Les images parviennent tantôt de vieux téléviseurs, tantôt par un filtre de caméra de surveillance ou de derrière une vitre. Les bandes

audio tournent dans une salle d'interrogatoire anonyme, les téléphones publics tiennent lieu de bouées de sauvetage, un climat d'espionnage s'installe au quotidien — on apprendra plus tard que la GRC avait eu son mot à dire dans l'histoire —, pendant qu'à l'Université, un clavier d'ordinateur s'écrase au sol d'où s'élèvent des volutes de fumée. Mina Shum n'en fait jamais trop et traduit à merveille l'euphorie comme la désolation, la peur comme l'ouverture à l'autre. Et quand, au final, les regards se dirigent vers nous, par l'œil de la caméra, et que se font entendre des chants de liberté et de délivrance, il nous prend l'envie tenace de croire en la race humaine, par-delà ses fulgurances et ses espoirs déçus. (Sortie prévue: 15 janvier 2016) 



Canada / 2015 / 81 min

RÉAL. ET SCÉN. Mina Shum **IMAGE** John Price **MUS.** Brent Belke **MONT.** Carmen Pollard **PROD.** Selwyn Jacob **DIST.** Office national du film